

JULIA GERMILLON

Funambules



2012 © Éditions Lunatique
Le Bas Livet 53380 La Croixille
ISBN 979-10-90424-06-7

LUNATIQUE

Jane

12 mars 1991

Jane plaqua sa main sur la photo et appuya de toutes ses forces. Puis elle en saisit une autre, une eau verte aux reflets bleus, qu'elle colla avec de la Patafix sur le mur blanc et carrelé du métro. Elle accrocha juste au-dessous une étiquette sur laquelle elle inscrivit « canal Saint-Martin ». Elle placarda ainsi une vingtaine d'autres photos, faisant fleurir des petites taches de couleur sur un bout de mur de la station Blanche. À chaque fois que Jane fixait une nouvelle photo, elle reculait de quelques pas pour avoir une vue d'ensemble et, au besoin, réorganisait le tout. Elle avait invité Pépé à sa modeste exposition métropolitaine, tout en sachant très bien qu'il ne viendrait pas. Depuis sa mystérieuse escapade, son grand-père avait repris ses habitudes de vie que délimitaient les quatre coins de son appartement. Cela faisait plus d'une semaine déjà que Jane avait partagé avec lui un verre de lait et des galettes, et elle n'avait toujours pas trouvé le courage de le questionner sur cette histoire. Elle y pensait sans cesse, elle avait même été à deux doigts d'aborder le sujet, à l'occasion d'un déjeuner dominical, mais pour l'instant elle restait dans l'ignorance la plus totale.

Jane fit quelques pas en arrière et considéra le patchwork de vert, de bleu et de jaune, qu'elle avait fait naître sur les murs de cette station de métro. Elle avait longuement réfléchi à un thème pour son exposition sauvage et avait finalement opté pour l'eau. Certains clichés offraient une vision originale de la Seine ou du canal Saint-Martin, d'autres représentaient plus simplement une flaque, une perle de pluie sur une feuille ou la rosée du matin, et tant d'autres beautés naturelles et insoupçonnées.

Elle sentit soudain une présence derrière elle. Elle se retourna pour tomber nez à nez avec un homme d'un certain âge, portant ses longs cheveux gris rassemblés en queue de cheval et tenant à la main droite un saxophone doré. Il affichait un visage doux et des yeux brillants.

« Cette flaque, là, comment l'avez-vous rendue si bleue ?

— Grâce à la lumière.

— On a l'impression que le ciel se reflète dedans.

— C'est peut-être le cas. »

Ils se sourirent et se replongèrent dans la contemplation paisible et muette des photos. Le saxophoniste embaumait un mélange de lessive bon marché et de savon de Marseille. Ils étaient seuls sur le quai.

« À qui désirez-vous montrer ces surprenantes photos, mademoiselle ?

— À personne en particulier. »

Baba posa sur Jane un regard plein de candeur, puis revint aux clichés qui décoraient les murs d'habitude si insignifiants de la station Blanche.

« Vous devez vous dire que c'est idiot d'exposer ici ?

— Vous pensez que c'est stupide de jouer sur les quais ? »

Ils échangèrent un sourire entendu. Un vent chaud s'échappait des bouches d'aération. Un sifflement retentit au loin, une rame approchait à vive allure pour brusquement freiner derrière Jane et Baba. Les portes s'ouvrirent, personne ne descendit. L'alarme résonna. Le métro redémarra.

« J'avais invité mon grand-père, mais il ne sort plus de chez lui depuis... Enfin, il ne sort plus de chez lui. »

Baba alla chercher sa sacoche qui traînait un peu plus loin sur le sol, il en sortit deux canettes de bière aromatisée à la tequila et en tendit une à Jane.

« Considérez ceci comme un vernissage improvisé !

— Merci. Vraiment... Merci beaucoup. »

Jane ne se souvenait plus de la dernière fois où une présence humaine lui avait procuré autant de plaisir.

Quelques heures plus tard, elle reprenait la ligne neuf en direction de Montreuil. Un bourdonnement étrange monta de son ventre. Elle se massa le nombril en appuyant fort, puis farfouilla dans son sac pour en extraire son walkman. Elle s'enfonça les écouteurs dans les oreilles. La musique allait la calmer. Le chanteur de Mudhoney – un de ses groupes favo-

ris avec Screaming Trees et Hole – hurlait dans son micro. Les accords punk lui agressèrent les tympans. *If I think*. Elle engouffra son doigt dans le petit trou qui se formait au niveau du genou de son jean. Elle se prenait régulièrement le gros orteil dedans en l'enfilant, agrandissant un peu plus l'accroc. Jane se grignota les lèvres jusqu'à ce qu'elles brûlent. Puis, à l'aide de deux doigts, elle tira sur une petite peau qui se détachait autour de l'ongle et lécha le sang qui coula. Les secousses du wagon lui donnaient la nausée. Elle pressa sa main encore plus fort sur son ventre et retint un instant sa respiration. À la fin de la chanson, elle expira longuement. Un type assis pas loin leva les yeux sur elle, puis les replongea dans son polar.

De toute évidence, Pépé ne s'attendait pas à découvrir Jane lorsqu'il ouvrit la porte et l'aperçut sur le palier, les écouteurs autour du cou.

« On est déjà dimanche ? Je n'ai pas acheté de poulet. Que le temps passe vite ! »

La voix de son grand-père chevrotait de plus en plus ces derniers temps.

« Ne t'inquiète pas, Pépé. C'est mardi, aujourd'hui. Je passais dans le quartier et...

— Oh, mais entre, entre ! Ne reste pas là ! J'allais me servir du thé, tu sais. Tu te rends compte ? Tu es venue par hasard, et j'étais justement en train de faire du thé ! »

Jane avait l'impression qu'elle venait de lui offrir un gros gâteau décoré de sucres d'orge. Pépé se hâta de retourner dans sa cuisine. Il débrancha la bouilloire qui sifflait et versa l'eau frémissante dans une théière en fonte noire qu'il avait « rapportée du Japon ». Il y jeta deux poignées de feuilles vert foncé. Jane le suivit dans le salon avec des tasses et un paquet de galettes bretonnes. Pépé n'arrêtait pas de parler tout en mâchant bruyamment.

« Hier soir, j'ai regardé un reportage sur les loutres. Tu sais que ce sont des animaux très amoureux ?

— Pépé... il faut que je te demande quelque chose... En fait... je...

— Il paraît que les hippopotames choisissent un partenaire pour la vie. Tu y crois, toi ?

— Pépé... je...

— J'ai du mal à y croire, quand même. Tu reprends du thé ?

— Oui... Merci. »

Bientôt, ce fut l'heure de la sieste. Jane n'avait toujours pas réussi à questionner son grand-père sur ce qui la tracassait. Pépé se pencha pour lui claquer un bisou sonore sur la joue en lui souhaitant de beaux rêves. Jane engloutit la dernière galette du paquet, puis se leva et erra un petit moment dans l'appartement. Elle parcourut des yeux le long corridor qui lui servait de piste de course lorsqu'elle était plus jeune. Dans la cuisine, ses colliers de nouilles et ses gribouillages de petite

filles ornaient encore les murs. Jane fit la grimace devant la maladresse de ses dessins. Traits grossiers et couleurs mal assorties. Elle retourna dans l'entrée où elle ne manqua pas de caresser les deux canards indonésiens posés depuis toujours sur le buffet. Ce meuble était doté de deux tiroirs qu'elle et Pépé s'étaient répartis. Petite, Jane entassait dans le sien tous ses trésors : poupées de chiffon, fils à scoubidou et collection de capsules. Lorsqu'elle entra dans la puberté, Pépé lui confia la clef du tiroir qui devint son petit jardin secret. Elle portait alors constamment la clef attachée à une ficelle autour du cou.

Sans trop réfléchir à ce qu'elle faisait, Jane saisit la poignée du tiroir de son grand-père et tira. Elle vit tout de suite les billets de train posés sur le tas de papiers dont il était plein à ras bord. D'une main mal assurée, elle les saisit. Ils indiquaient un aller-retour Paris-Quimperlé, en Bretagne. La date était celle du jour où elle avait débarqué dans la nuit, pour découvrir un appartement désert. Jane se sentait comme un détective venant de soulever une piste prometteuse. Car c'était bien ça : elle espionnait son grand-père. Son Pépé. Son seul et unique repère dans la vie. La seule personne de confiance. Elle entendit du bruit en provenance de la chambre à coucher. Elle claqua brutalement le tiroir et se précipita dans le salon. Maintenant ou jamais. Une grosse chaleur irradia le long de sa colonne vertébrale. Elle fris-

sonna. Ses gestes étaient rapides et confus. Elle déposa les deux billets de train sur la petite table dans le salon, bien en évidence à côté des tasses. Elle alla ensuite chercher la bouteille de liqueur d'orange et deux petits verres. Pépé apparut dans l'encadrement de la porte. Il avait endossé son long peignoir de soie « importé de Chine » et enfilé ses babouches marocaines. Ses yeux étaient encore pleins de sommeil et son unique cheveu en bataille. Il esquissa un sourire béat qui se figea lorsque son regard se posa sur la petite table du salon. Ses mains se remirent à trembler.

« Tu as vu, j'ai voyagé en première classe ! »

Il ramassa les billets et s'assit à côté de Jane.

« J'étais assis à la place numéro douze dans le troisième wagon. C'est écrit là. »

Sa voix dérayait complètement à présent.

« C'était le siège le plus confortable du wagon. Je me suis félicité pendant tout le voyage d'avoir choisi cette place. Je voyais bien comment les autres passagers me regardaient. Ils avaient très mal au dos et m'enviaient. Ils étaient jaloux de moi ! »

Jane déboucha la bouteille et remplit les deux petits verres à ras bord.

« On m'a servi une salade verte et un sandwich au fromage. J'ai même pris un verre de rouge. Le soleil me tenait chaud à travers la vitre. »

Jane ne disait toujours pas un mot. Elle observait Pépé.
Pépé qui ne sortait plus de chez lui depuis des années.

« Qu'est-ce que tu es allé faire à Quimperlé ? »

pp. 76-81